



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 36 | 16.09.2018

Le message de Dovlatov

Les univers de Romain Gary (2)

Questions sur l'affaire Benalla

Aux racines de la corruption

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Nous revenons ce 16 septembre à la formule classique du Drone: 16 pages et 2 colonnes. Avec une particularité toutefois. En raison d'une actualité très dense, nous avons fait une entorse à l'alternance Fernand Le Pic/Eric Werner. Le Pic s'invite en effet dans ce numéro en raison de l'audition sénatoriale prévue cette semaine dans le cadre de l'affaire Benalla, en France. Notre fureteur a imaginé quelques questions qu'il aimerait poser s'il était membre de la commission d'enquête...

Par ailleurs, nous avons inauguré la nouvelle rubrique de Sébastien

Fanti, *Futurisk*. Les échos sont très favorables. Nous espérons que l'autre nouvelle rubrique, très succincte, vous plaira tout autant. A découvrir la semaine prochaine!

Bon dimanche et bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

- PS — Le nouveau site de l'Antipresse, annoncé pour mi-septembre, est encore en phase de test. Son lancement est donc décalé de 2 semaines. Nous vous remercions de votre patience!

P H O T O B I O G R A P H I E

***L'hôtel fantôme.
Arolla, 15.9.2018.***

On comprend la prédilection des romanciers et des cinéastes fantastiques pour les grands hôtels abandonnés. Leurs sentiers jadis élégants envahis par les herbes folles et les ronces sont les voies royales de l'imagination. Leur silence absolu rehausse d'autant l'éclat et la rumeur qu'on imagine à cette vie de plaisirs subitement interrompue. Chaque vieil hôtel est une civilisation engloutie. (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Dovlatov ou le paresseux étranglement de l'esprit

IL SERAIT DOMMAGE QUE LE ROMANCIER SOVIÉTIQUE SERGUÉI DOVLATOV NE SOIT CONNU EN OCCIDENT QU'AU TRAVERS D'UN FILM. CELUI QU'ALEXEI GUERMAN VIENT DE LUI CONSACRER NE S'INTÉRESSE PAS À LA CRÉATION DE DOVLATOV, UNIQUEMENT À SA MARGINALITÉ SOCIALE. DE QUOI, DÉJÀ, TRACER UNE PASSERELLE AVEC NOTRE PROPRE TEMPS...

Arméno-juif, Dovlatov fut un maître de l'ambiguïté littéraire. Ce n'était pas seulement un trait de style, mais encore une nécessité pour quiconque voulait se faire publier et reconnaître comme écrivain dans l'URSS crispée des dernières années^a.

Le canevas est simple. On y suit le héros durant six journées de novembre 1971, soit sept ans avant son émigration aux Etats-Unis. Le brillant écrivain vit chez sa mère et peine à se faire publier. Il frappe en vain à la porte de l'Union des écrivains soviétiques. Pour vivre, il écrit dans des papiers officiels. Or c'est justement l'époque où tout gratte-papier se doit de célébrer le jubilé de la révolution d'Octobre...

La neige tombe donc à gros flocons sur la splendide cité de Pétersbourg, devenue à la fois Cendrillon et Belle au bois dormant sous le nom de Léninegrad. Chaque scène sent la laine mouillée, l'âcre odeur du char-

bon de bois et, bien entendu, le gros tabac.

Nous y découvrons un Dovlatov au seuil du divorce, incapable d'assumer son rôle de mari et de père. Sa fillette — qu'il aime infiniment — sous le bras, il erre de soirée littéraire en rédaction de revue, noie dans la boisson son aigreur de voir d'insignes médiocrités rafler les honneurs uniquement parce qu'elles «pensent juste» et «savent se tenir». Il discute émigration avec le jeune Iosif Brodsky, futur prix Nobel. «Nous sommes peut-être la dernière génération capable de sauver la littérature russe», lui confie Brodsky comme pour conjurer leurs communes envies de désertir un système auquel plus personne ne croit vraiment, pas même ses gardiens.

Et Dovlatov papillonne, louvoie avec toute la souplesse qu'il peut donner à son échine trop raide. Et rien ne va — pour lui du moins, car pour le reste, la machine fonctionne, les samovars versent du thé en continu, les trams passent en grinçant, des jeunes poètes se réfugient dans le travail de chantier ou l'alcool, d'autres se coupent les veines dans

a OÙ le métier d'écrivain, par ailleurs, était une profession codifiée et donnait droit à des privilèges tangibles. Lire à ce sujet *Présence obligatoire* de Boris lampolski (L'Age d'Homme).



les bureaux des rédactions. On n'en est plus à déporter ou fusiller les malpensants, on n'a pas faim non plus. Dans son monde délabré, l'*homo sovieticus* ne vit pas si mal, en fin de compte. La sécurité que procure le système, la paresse et le coulage qu'il autorise compensent largement, pour la plupart, le manque de liberté.

Le totalitarisme peint dans *Dovlatov* n'a rien de brutal ni de si terrible. C'est une mélasse où s'engluent les caractères, où les vertébrés se transforment en limaces sans même s'en apercevoir. Derrière ces sous-entendus, ces rétractations, ces regards fuyants, on finit par se sentir bien seul: «mais où sont les humains là-dedans?»

J'ai été frappé en le regardant par une analogie. En quoi l'époque où nous sommes est-elle si *différente* de cette URSS en phase terminale. Une société figée par l'*«obsession du passé accablant le présent, bouchant l'avenir»*, comme la résume le critique de *Libé*. Jolie formule, mon garçon! Mais as-tu jeté un œil aux programmes histoire d'ARTE dont l'horloge semble bloquée entre 1940 et 1945? Humé le parfum *«simplement poussiéreux»* de ces «valeurs» que le Système fait tourner comme des moulins de prière et qui nous viennent tout droit du XVIIIe siècle des avocats à perruque et des aristocrates éclairés? N'ai-je pas été moi-même, à 22 ans, la cible d'une pétition de profes-

seurs exigeant sans aucun motif concret — sinon la peur de la pensée non encadrée — mon

expulsion de l'université de Lausanne à cause de mes écrits dans le journal des étudiants? Un Oskar Freysinger, avec six ou sept livres de littérature à son actif, ne s'est-il pas vu recaler par la société des auteurs suisses pour raisons explicitement politiques, sans aucune considération de l'importance et de la qualité de son œuvre littéraire^a[2]? Et les autocensures grotesques, les régressions mentales et la réduction de l'humain à une vulgaire fonction sociale que décrit l'excellent *Homme surnuméraire* de Patrice Jean^b décrivent-elles les univers de Zinoviev et de Huxley ou la France de 2017?

On attend le cinéaste qui réalisera le *biopic* d'un témoin maudit de la société capitaliste-libérale. La mort sociale d'un artiste aussi *intérieurement détaché* des «valeurs» de notre catéchisme que Dovlatov le fut par rapport au sien serait peut-être pas moins révoltante que la mise au ban de ce romancier génial. Peut-être, juste, un peu plus hypocrite.

a Un critère dont l'application eût certes décimé les rangs de ladite société, qui en son temps et par une poltronnerie d'une tout autre couleur avait également fermé sa porte au grand Robert Musil!

b Relire la superbe critique qu'en fit le Cannibale lecteur de l'Antipresse n° 110 du 7.1.2018: «Encore un livre prémoniteur, hélas».

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Et tout le reste n'est que littérature (2)

POUR SGANARELLE N'EST PAS QUE LA PRÉFACE D'UNE TRILOGIE INTITULÉE «FRÈRE OCÉAN»: COMME ON L'A VU, C'EST ÉGALEMENT UN PLAIDOYER POUR LE ROMAN. ET C'EST AUSSI, COMME LE DIT LE SOUS-TITRE, LA «RECHERCHE D'UN PERSONNAGE ET D'UN ROMAN», DONT GARY ESQUISSE LES TRAITS PRINCIPAUX TOUT AU LONG DU LIVRE. ENTRONS DANS L'UNIVERS ROMANESQUE DE ROMAIN KACEW/ROMAIN GARY/FOSCO SINIBALDI/SHATAN BOGAT/ÉMILE AJAR, PAR ORDRE D'APPARITION EN SCÈNE DE NOTRE SALTIMBANQUE À LA RECHERCHE DU «ROMAN TOTAL».

Les multiples pseudonymes qu'adopta Gary révèlent l'épopée romanesque qu'il décida très tôt de faire de sa vie. Son œuvre fut aussi hétéroclite que ses identités littéraires successives. Et même sous le nom de Gary son œuvre est protéiforme, avec toutefois des lignes conductrices plus ou moins visibles, que des éléments biographiques permettent de cerner et de comprendre.

Enfant, il fut victime avec sa mère des pogroms en Lituanie, qui amenèrent à leur exil; durant la Seconde Guerre mondiale, la découverte des camps de concentration et de l'extermination des juifs le bouleversa profondément — on le serait à moins —; en poste à Sofia (comme diplomate) dans les années qui suivirent la fin de la guerre, en 1946 et 1947, il assista à l'élimination des opposants par le régime communiste. Ces expériences successives en firent un farouche opposant à tous les totalitarismes. Pour lui, nazisme et stalinisme ne sont pas des «accidents de l'Histoire», mais l'expression à un moment donné de la part

d'inhumanité de la nature humaine. Il ne tombe pas dans la facilité d'attribuer aux nazis le monopole de la haine et de la violence. Dès 1943, dans *Éducation européenne*, il écrivait «*Il n'y a pas que les Allemands. Ça rôde partout, depuis toujours autour de l'humanité... Dès que ça se rapproche, dès que ça pénètre en vous, l'homme se fait allemand... même s'il est un patriote polonais.*» Et plus tard, en 1980, dans *Les cerfs-volants*: «*Je comprenais soudain qu'on se servait beaucoup des Allemands et même des Nazis pour se couvrir. Une idée était venue se loger dans mon esprit dont j'ai eu beaucoup de mal à me débarrasser par la suite, et peut-être ne m'en suis-je jamais débarrassé entièrement. Les Nazis étaient humains. Et ce qu'il y avait d'humain en eux, c'était leur inhumanité.*»

Et si un certain idéalisme — même s'il n'est pas ainsi nommé — prévaut dans ses premiers romans (*Éducation européenne* en 1943, *Les Racines du ciel* en 1956), il sera de plus en plus critique envers ce qu'il considère comme s'apparentant au dogmatisme et menant au fana-

tisme. Ainsi, dans *Les mangeurs d'étoiles*, en 1966, qualifie-t-il l'idéaliste de «*fil de pute qui trouve que la terre n'est pas un endroit assez bien pour lui.*» L'idéaliste est incapable d'ironie, de dérision, incapable de prendre le moindre recul par rapport à lui-même et à ses propres convictions et, bien entendu, il est hermétique à toute idée de bonheur: «*Mais il était inaccessible à la dérision. C'était un homme condamné au sérieux et dont la pureté ressentait l'imperfection de la vie comme une injure profonde. Il était vraiment fait pour ces grands travaux d'assainissement qui mènent au bûcher de l'Inquisition ou au trône de l'inquisiteur.*» Face à tout cela, il faut réinventer l'homme. Et c'est ce à quoi aspire Gary dans ses romans, lui qui accorde à la fiction et au langage des pouvoirs particuliers, notamment celui de pouvoir rivaliser avec le réel.

Un autre élément biographique réside dans la nature excessive du lien affectif qu'il entretint avec sa mère, qui l'idéalisait. Dans le premier de ses deux romans autobiographiques (*La promesse de l'aube*, [1] en 1960, le second étant *La nuit sera calme*, en 1974), on perçoit bien la force et l'influence de cette relation mère-fils.

Refus du manichéisme et du déterminisme, doublé d'une volonté de sortir du «royaume du Je», défiance vis-à-vis de la psychologie, rejet de l'épanchement et de l'apologie de la souffrance, comme on l'a déjà évoqué avec *Pour Sganarelle*: «*C'est sans aucun remords et quel que soit dans le présent le caractère blasphé-*

matoire de la rupture, que l'on doit défier constamment la tradition du "souffrir", la défier et non la défier.» Blasphématoire, effectivement, ce qui participe aussi à son statut de marginal, d'autant plus quand, dans *Chien Blanc* (1970), il enfonce le clou: «*J'ai horreur des majorités. Elles deviennent toujours menaçantes. On imagine donc mon désarroi lorsque, me présentant plein d'espoir sur les Champs-Élysées[2], je vois déferler des centaines de milliers d'hommes qui donnent une telle impression d'unanimité que j'en ai la chair de poule. Immédiatement je me sens contre [...] Je leur tourne le dos. Tous les déferlements démographiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, me sont odieux. Je suis un minoritaire né.*»

Saltimbanques, magiciens, clowns (et prostituées...) sont des personnages qui parsèment ses romans. Eux aussi, pour échapper au réel, s'affranchir des contraintes qui pèsent sur l'individu, usent de subterfuges, de travestissements. Et c'est finalement par un dernier subterfuge, un ultime travestissement que Romain Gary atteindra son projet de roman total. Dans *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable* (1970) et *Les clowns lyriques* (1975), la vieillesse se fait jour et lui pèse, le désenchantement est tangible. Il lui faut se réinventer, repartir de zéro. Ce sera donc Émile Ajar, un écrivain surgi de nulle part, dont le petit-cousin de Gary, Paul Pavlovitch, endossera le rôle quand ses livres — pourtant d'un auteur totalement inconnu: preuve s'il en est de son incroyable

talent — connaîtront le succès, à tel point que *La Vie devant soi*[3], le deuxième publié sous ce pseudonyme[4], obtiendra le prix Goncourt en 1975! Chose impossible en théorie, puisque le règlement du prix interdit qu'un auteur soit primé une seconde fois[5]. Pour tromper l'adversaire, ils ne sont pas publiés chez Gallimard, mais au Mercure de France (une filiale de Gallimard). Personne n'y a vu que du feu. Et pourtant les indices étaient nombreux, à commencer par le choix des noms: en russe, Gary signifie «brûle!», et Ajar «braise»! Sans compter les nombreuses phrases de Gary que l'on peut retrouver dans les livres d'Ajar... En 1981, un an après la mort de Gary paraîtra *Vie et mort d'Émile Ajar*, dans lequel il révèle et s'amuse de la réussite complète de sa supercherie: *«Il y eut des moments comiques... Les échos qui me parvenaient des dîners dans le monde où l'on plaignait ce pauvre Romain Gary qui devait se sentir un peu triste, un peu jaloux de la montée météorique de son cousin Émile Ajar au firmament littéraire, alors que lui-même avait avoué son déclin dans Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable... »* Mais on sent quand même poindre une certaine déception de n'avoir été découvert ni même soupçonné par personne durant toutes ces années: *«C'est quand même étonnant à quel point je suis sous-estimé en France. Ils ont soupçonné Queneau, Aragon, mais pas moi alors que tu m'es si proche... S'ils ne sont pas capables de trouver tout seuls quels sont aujourd'hui les*



grands écrivains en France, tant pis pour la France. Je disais ça comme ça...» Mais il a réussi son pari. C'est l'essentiel.

~~~~~  
NOTES

1. Adapté pour le cinéma une première fois par Jules Dassin en 1971 (avec Melina Mercouri dans le rôle de la mère, Nina Kacew), et une seconde fois en 2017 par Éric Barbier (avec cette fois Charlotte Gainsbourg dans le rôle de la mère). Au total, une douzaine de livres de Gary furent adaptés pour le cinéma.
2. Lors des commémorations auxquelles il était convié comme Compagnon de la Libération, ou des défilés du 14 Juillet.
3. Porté à l'écran en 1977 par Moshé Mizrahi, avec Simone Signoret dans le rôle de Madame Rosa, pour lequel elle obtint le César 1978 de la meilleure actrice, le film lui-même recevant l'Oscar du meilleur film en langue étrangère la même année.
4. Quatre livres, tous exceptionnels, seront publiés sous le nom d'Émile Ajar au Mercure de France: *Gros-Câlin* (1974), *La vie devant soi* (1975), *Pseudo* (1976) et *Les angoisses du roi Salomon* (1979). Ils sont disponibles en «Folio».
5. *Les racines du ciel* avait été primé en 1956.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

## Benalla, les résonances marocaines

L'OBJECTIF DU SÉNAT FRANÇAIS EST PARFAITEMENT ASSUMÉ. IL S'AGIT POUR LUI DE DÉMONSTRER LE RISQUE INSTITUTIONNEL CRÉÉ PAR LE FLOUTAGE DES BARRIÈRES ENTRE CHOSE PUBLIQUE ET PRIVÉE DANS LA GESTION DE LA SÉCURITÉ ÉLYSÉENNE. DANS CETTE PERSPECTIVE, ON POURRAIT SUGGÉRER QUELQUES QUESTIONS UTILES À POSER AU GARDE DU CORPS PRÉSIDENTIEL LORS DE L'AUDITION À LAQUELLE IL SERA BIEN FORCÉ DE SE RENDRE LE 19 SEPTEMBRE PROCHAIN.

La détermination sans faille de la commission d'enquête sénatoriale, osant jouer les contre-pouvoirs, irrite passablement l'Élysée, au point de pousser **Alexandre Benalla** à la faute. Son coup de sang contre les «petits marquis» ne va pas l'aider à faire oublier les privilèges dont il a bénéficié. **Macron** s'est même fendu d'un coup de fil au Président du Sénat, **Gérard Larcher**, pour lui demander de calmer le jeu. Sans succès.

Il est vrai que la Macronie a de plus en plus de peine à faire croire que Benalla ne s'occupait pas de la sécurité du Président dont il était à l'évidence le subordonné direct en cette matière. Sinon pourquoi le verrait-on sur toutes les photos en situation de protection typique, selon tous les experts du domaine? Pourquoi, d'autre part, son autorisation de port d'arme porterait-elle noir sur blanc la mention d'une «mission de police»? Pourquoi se serait-il vu délivrer un passeport diplomatique? Pourquoi lui aurait-on attribué un logement et un véhicule de sécurité «par nécessité de service»? Pourquoi se présentait-il comme le «conseiller

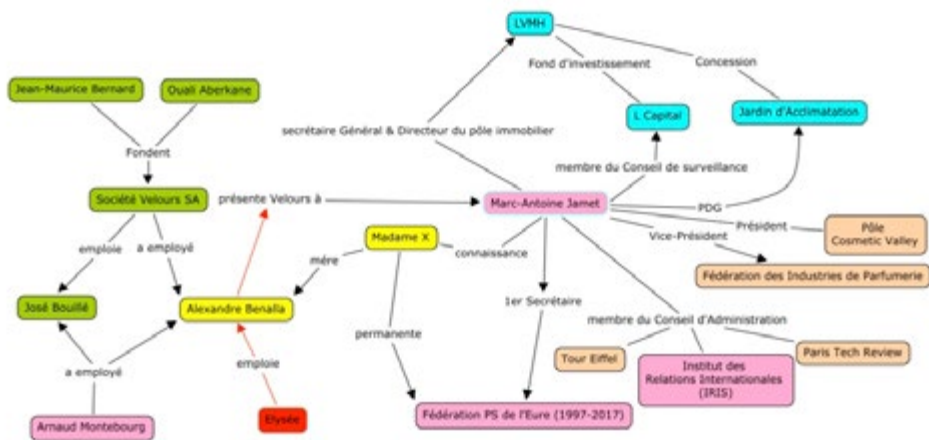
sécurité» de l'Élysée? Arrêtons-nous un instant sur ce dernier point, un «signal faible».

### COMME SUR DU VELOURS

C'est sous ce titre qu'il sollicita que son ancien employeur, la société de sécurité **Velours**, puisse décrocher un contrat auprès de **Marc-Antoine Jamet**, comme ce dernier le confirme dans une interview à Paris-Normandie: «*Il était venu me présenter les services de la société de sécurité Velours à laquelle il avait appartenu. Je les ai reçus par politesse mais je leur ai expliqué que nous n'avions pas besoin de tels services.*» C'était le 31 août 2017 à 13 h 15, comme en témoigne noir sur blanc son agenda.

M. Jamet est une figure du PS: ancien proche collaborateur de **Laurent Fabius** qui le parachuta dans l'Eure, il y fut premier secrétaire fédéral du PS pendant vingt ans. Mais il est surtout Secrétaire général du groupe LVMH (qui habille gracieusement **Brigitte Macron**), directeur du pôle immobilier de LVMH, membre du conseil de surveillance de L Capital (le fonds d'investissement mondial de LVMH), PDG du





jardin d'acclimatation (concedé à LVMH), président du pôle «Cosmetic Valley», Vice-président de la fédération des industries de la parfumerie, membre du conseil d'administration de la société de la Tour Eiffel, de l'IRIS (Institut des Relations Internationales et Stratégiques), etc. Une belle porte d'entrée pour une société de sécurité, assurément.

Autrement dit un agent public de l'Élysée entreprend de favoriser un ancien employeur privé. On pourrait demander à Benalla quelle fut la raison de cette démarche: a-t-il agi seul ou sur ordre de sa hiérarchie? On peut se demander aussi qui l'accompagnait au nom de Velours? L'un de ses fondateurs **Ouali Aberkane** ou **Jean-Maurice Bernard**, tous deux anciens gradés de l'Office central pour la répression du banditisme, ou quelqu'un d'autre?

En tout cas c'était très risqué. Qu'advierait-il en effet si l'on apprenait que Velours avait trouvé chaussure à son pied à l'issue de cette entremise d'un missionné

de la Présidence? Si Benalla avait commis la moindre faute corruptive, sa hiérarchie n'aurait certes pas manqué de la dénoncer. Donc Benalla n'a pas dû commettre de faute, sinon cela signifierait qu'il aurait été à nouveau couvert. Constatons néanmoins l'extrême gravité de la prise de risque, dans la mesure où il ne fallait pas qu'on pût soupçonner ne serait-ce que l'ombre d'un renvoi d'ascenseur par le truchement de ce rendez-vous. En droit français de la corruption, même un avantage anticipé serait en effet pris en compte. La question qui se pose est donc: qui doit quoi à la société Velours pour avoir créé un tel risque?

On sait seulement que Benalla participa à l'ouverture d'une antenne de cette société à Casablanca, au 128 Bd Rahal El Meskini, le 2 novembre 2015, comme en atteste la mention de son nom au registre du commerce local, aux côtés d'un certain **José Bouillé**. Cet ancien gendarme n'est autre que l'ancien garde du corps d'**Arnaud Montebourg**, dont on

se souvient que Benalla fut l'éphémère chauffeur, ce qui permet de comprendre les liens qui les unissent, d'autant que c'est Emmanuel Macron qui succéda à Montebourg à Bercy.

Mais une énigme demeure, à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur administrative: le registre du commerce de Casablanca indique que la sàrl Velours Mena s'est dissoute moins d'un mois après son ouverture, soit le 27 novembre 2015, juste après les attentats du Bataclan.

Sans doute une simple coïncidence. Simple coïncidence aussi, le lien personnel entre Benalla et le célèbre géant **Makao**, embauché par Benalla dans l'équipe de protection de campagne de Macron et chouchou de Brigitte, néanmoins compère de **Jawad Bendaoud**, le «logeur des jihadistes du Bataclan». Y aurait-il eu un lien entre Benalla et les services marocains qui proclamèrent leur participation à la détection de la planque de Jawad? On ne le saura sans doute jamais mais on peut sérieusement s'interroger sur les raisons pour lesquels Benalla, un homme si loyal au Président, l'exposa au contact d'un proche des réseaux jihadistes. Inconscience? Mais alors où serait le professionnalisme? Et quid des capteurs de la sécurité intérieure?

Ce qui est en revanche beaucoup plus factuel, c'est le lien privilégié de Macron avec les services anti-terroristes du Maroc. Ils remontent au moins à l'époque où le Président actuel était le Secrétaire général adjoint de son prédécesseur à l'Élysée. C'est en effet à Macron que

**François Hollande** confia le soin de désamorcer une grave crise diplomatique avec ce pays.

#### POUR L'AMOUR DU MAROC

Le 20 février 2014, la juge d'instruction **Sabine Kheris** ordonna d'appréhender monsieur **Abdellatif Hammouchi**, patron du contre-espionnage (DGST) marocain, à l'occasion d'une visite de ce dernier en France, sur des plaintes d'ONG visant d'hypothétiques actes de torture au Maroc. Il était supposé se trouver dans la résidence privée de l'ambassadeur du Maroc à Neuilly-sur-Seine mais les policiers français dépêchés par la juge Kheris n'y trouvèrent personne. On imagine toutefois l'ire de l'intéressé autant que celle de **Mohammed VI**. Ce qui est également certain, c'est qu'il fallut négocier la réconciliation marocaine en coulisse pendant plusieurs mois, laver l'affront par des compensations satisfaisantes et sans doute assurer le service après-vente. La présence future d'un ressortissant marocain dans le premier cercle du pouvoir faisait-elle partie des éléments symboliques de réconciliation? Notons au passage que cette même Sabine Kheris, a «à connaître» du dossier Benalla, en sa qualité de doyenne des juges d'instruction de Paris. Est-ce pour ne pas rappeler de mauvais souvenirs au Maroc que la presse française occulte soigneusement le nom des juges d'instruction en charge de ce dossier? En tout cas c'est inhabituel.

Toujours est-il que Macron était

bien au cœur du dispositif, comme le rapporte la presse marocaine couvrant une visite d'Hammouchi, à l'Élysée, en juillet 2014: «*Ce grand flic (Hammouchi) qui jouit de la confiance totale de Mohammed VI, a eu de longues discussions avec le proche collaborateur du président français, Emmanuel Macron, notamment sur des dossiers se rapportant à la lutte contre le terrorisme.*»

Cette réconciliation fut définitivement scellée par la remise à Hammouchi des insignes d'officier de la légion d'honneur en septembre 2015. Quant à Emmanuel Macron, il dut encore faire l'honneur au roi du Maroc de son tout premier voyage présidentiel, le 14 juin 2017.

#### MÉRITOCRATIES PARALLÈLES

Indépendamment de leur commun état de sujets du roi du Maroc et de leur inclination viscérale pour la sécurité de leur monarque, il existe un parallèle intrigant entre les carrières d'Hammouchi et de Benalla. L'ascension du premier n'a cessé d'être décrite au Maroc comme un exemple de la nouvelle méritocratie voulue par un Roi réformateur. Né au sein d'une famille modeste, Hammouchi est présenté comme un

bourreau de travail et c'est à ses seuls efforts, notamment ses études de droit, qu'il a dû la place stratégique qu'il occupe aujourd'hui (il cumule depuis 2015 le contre-espionnage et la sûreté nationale, DGSN). L'insistance de Macron et des siens à rappeler ce même parcours méritocratique en devenant de Benalla, jusqu'à le faire applaudir à la Maison de l'Amérique latine, résonne dès lors d'une étrange manière.

Lorsque l'on découvre par ailleurs que la Coordination Nationale du Renseignement et de la Lutte contre le Terrorisme (CNRLT) est en passe de déménager quai Branly, on peut se dire, qu'en effet, il pouvait y avoir un impératif de «service» à ce que Benalla y logeât. Idem pour le passeport diplomatique, l'habilitation secret-défense, etc. Autrement dit, en cinq ans d'Élysée, on peut se demander si celui qui était déjà lieutenant-colonel n'était pas destiné à devenir un responsable hiérarchique clé d'une nouvelle culture de sécurité présidentielle, à la marocaine, à l'image d'un Hammouchi.

On ne parlerait plus alors de polices parallèles mais au minimum de méritocraties parallèles.



Ceci est un article en libre accès.  
Vous pouvez en lire **(et diffuser!)**  
l'intégralité en ligne:  
<http://tinyurl.com/yaxtt36u>

ENFUMAGES par Eric Werner

# Aux racines de la corruption

**L**ORSQU'UNE AFFAIRE DE CORRUPTION ÉCLATE AU GRAND JOUR, LES COMMENTAIRES PARTENT UN PEU DANS TOUS LES SENS. CE QUI EST NORMAL, PUISQU'IL Y A PLUSIEURS MANIÈRES D'ABORDER LE PROBLÈME.

La première consiste à se demander: qu'est-ce qui a bien pu se passer dans sa tête? Comment a-t-il pu en venir là? On se focalise ici sur une personne particulière, l'homme (ou la femme) pris la main dans le sac, avec à la clé des développements psychologiques plus ou moins fouillés: il/elle a cédé à l'*hybris*, il/elle a perdu le «sens des réalités», les griseries du pouvoir, le pouvoir qui rend fou, etc. On s'interroge aussi sur les éventuelles «motivations» du monsieur ou de la dame, sur son rapport à l'argent, au sexe, etc. C'est un premier niveau d'analyse. On individualise le problème.

## MIMÉTISME?

On peut ensuite aller un peu plus loin et s'interroger sur le système lui-même: qu'est-ce qui, dans le système, en incite plus d'un à adopter un tel comportement? Car beaucoup, en fait, se contentent de suivre le courant. Puisque tout le monde fait comme ça, pourquoi pas moi aussi? Je ne vais quand même pas me singulariser au point de faire autrement. On sous-estime volontiers l'importance du mimétisme dans l'explication de certaines attitudes et comportements: entre autres ceux-là. Si j'accepte des cadeaux que

je ne devrais, en principe, pas accepter, ce n'est pas seulement parce que (de même que quand je suis à l'aéroport je passe par des portes spéciales interdites au commun des mortels) je m'estime au-dessus des lois: c'est tout simplement, très souvent, pour éviter de passer pour un original. Car il faut vraiment être un original pour refuser de tels cadeaux.

## HABITUDE?

Il ne faut pas négliger non plus l'habitude. J'ai tellement l'habitude de faire ça que je n'y pense même plus. Mais cela revient plus ou moins au même. L'essentiel, ici, est la dimension sociale. A propos d'un tel qui s'est fait prendre la main dans le sac, on dit volontiers: il a commis un «écart». Ou encore: il a «dérapé». Ça, c'est l'approche psychologique. L'approche sociale est différente. Il n'y a, selon cette approche, aucun écart, aucun dérapage. L'homme (ou la femme) pris la main dans le sac est au contraire complètement dans la norme. Il/elle a fait exactement ce qu'on attendait de lui (ou d'elle) qu'il (ou elle) fasse. «On», c'est-à-dire ses pairs, ses collègues, les membres du groupe dont il/elle fait partie (en l'occurrence la caste aujourd'hui au pouvoir, ce qu'on pourrait appeler



GUSTAVE DORÉ, L'ENFER

la *suprasociété*). De quelqu'un se contentant de faire ce qu'on attend de lui qu'il fasse, on ne va quand même pas dire qu'il a commis un «écart», à plus forte raison encore dérapé! C'est s'il avait agi *différemment*, autrement dit n'avait *pas* fait ce qu'on attendait de lui qu'il fasse, qu'on pourrait le dire. Les gens se seraient alors dit: tiens, il ne fait pas comme tout le monde. Or, là, il a vraiment fait comme tout le monde.

### BÊTISE?

Autre approche encore. Elle consiste à retourner les termes du problème. On ne se demandera plus ici: pourquoi untel a-t-il fait ce qu'il a fait? Mais plutôt: pourquoi s'est-il ainsi fait prendre la main dans le sac? Plus crûment encore, pourquoi le système l'a-t-il lâché? Pourquoi spécialement lui et pas un autre? En quoi a-t-il déplu? Etc. Ici encore, le champ des réponses possibles est très large. Le système peut d'abord, tout simplement, sanctionner la bêtise. Que des «élus» se laissent corrompre n'est pas en soi un problème. Le système même les

y pousse. C'est ainsi qu'on tient les gens, qu'on peut les contraindre à jouer le rôle qu'on attend d'eux qu'ils jouent, à la place qui est la leur, etc. Encore faut-il qu'ils ne fassent pas n'importe quoi. On n'aime pas trop les gens qui prennent des risques, plus forte raison encore des initiatives. Ni qui dépassent certaines bornes. Ils prennent des risques pour eux-mêmes, mais aussi pour le système. Ceux-là, on les lâche.

Le système fait ainsi d'une pierre deux coups. Il se débarrasse d'un certain nombre de poids morts, mais par ailleurs aussi délivre un message qu'on pourrait résumer comme suit: dans notre belle démocratie-témoin, la corruption n'a, comme vous le voyez, qu'un caractère marginal, voire exceptionnel. Elle n'affecte qu'une petite quantité d'individus, individus aussi peu représentatifs que peu recommandables. Mais en aucune manière le système dans son ensemble. Lui-même reste au-dessus de tout soupçon. Ces opérations «mains propres» sont aujourd'hui bien rodées.

Au-delà, on pourrait être amené à interroger l'évolution même du

système, en même temps que des formes de corruption qui lui sont associées. C'est peut-être le fond du problème. Jusqu'à tout récemment, la corruption fonctionnait sur un schéma relativement simple, celui de l'échange marchand. On te donne tant, en échange de quoi tu fais ce qu'on te demande, par exemple voter au Parlement dans le sens de nos intérêts. Si la personne achetée est membre d'un exécutif, on peut lui demander d'autres choses encore, certaines en rapport avec le poste qu'elle occupe. On ne va pas ici en dresser la liste. Elle occuperait plusieurs pages. Mais de toute façon, est-ce encore d'actualité?

#### INTERPÉNÉTRATION?

Ce qu'on vient de décrire est la corruption qu'on pourrait qualifier de classique. Elle a toujours existé, mais avec l'avènement récent du néolibéralisme et l'effacement corrélatif de toutes les frontières, en particulier celle entre le public et le privé, elle a acquis un caractère quasi institutionnel. Cela étant, même en régime néolibéral, il subsiste encore certaines distinctions fonctionnelles. Par exemple, être député est une chose, salarié d'un lobby une autre. Le premier est peut-être influencé par ce que lui raconte le second, mais il n'est pas lui-même salarié d'un lobby. C'est ce qui peut-être est en train de changer aujourd'hui. On le voit par exemple en Suisse, où (comme le rappelait Slobodan Despot dans le dernier *Antipresse*) les 95% environ des députés siègent

aujourd'hui dans des conseils d'administration et autres organes dirigeants. Autrement dit, la distinction fonctionnelle à laquelle il vient d'être fait référence n'existe plus.

Et donc également, on ne peut plus aujourd'hui parler de la corruption comme on le faisait auparavant. A la limite, même, quel sens cela a-t-il d'en parler encore? On n'est plus du tout ici dans le cadre d'un échange marchand (*tu me donnes tant, en échange de quoi je fais ça*), mais plutôt d'une relation hiérarchique comparable à celle articulant la structure d'une multinationale, avec d'un côté des donneurs d'ordres et de l'autre des gens se bornant à exécuter les ordres qu'on leur donne. L'ère des pots-de-vin, des dessous-de-table, des voyages aux frais de la princesse, des marchés publics truqués, d'autres choses encore de ce genre, est ainsi close. Les gens font ce qu'on leur dit de faire, c'est tout. Ils touchent, certes, de très gros salaires (complètement disproportionnés au regard des tâches qui sont les leurs, mais justement cela s'explique: ces supersalaires remplacent les anciens pots-de-vin), mais ils ne peuvent désormais prétendre à rien d'autre. C'est leur rémunération, ils doivent s'en satisfaire.

Ou ils ne s'en satisfont pas, mais alors ils se mettent eux-mêmes en danger. C'est toujours une erreur que de retarder sur son époque. Ces gens-là retardent sur leur époque. Leurs réflexes restent ceux de l'époque précédente. Et donc ils gênent. À un moment donné, le système décide de s'en débarrasser.

## TURBULENCES

**A**VERTISSEMENT: NOUS AVONS PROFITÉ DE LA MIGRATION DU SITE POUR RÉORGANISER LES *TURBULENCES*, QUI SONT LES BRÈVES DE L'ANTIPRESSE. LA NOUVELLE FORMULE SERA TRÈS BIENTÔT PRÊTE SUR L'INTERNET. POUR LE MOMENT, NOUS POURSUIVONS CETTE RUBRIQUE SOUS SA FORME «D'ÉTÉ».

### GÉORGIE | Alerte à la fiole

À la disparition de l'URSS, les États-Unis ont supervisé la destruction du potentiel nucléaire et des armes de destruction massive dans les ex-républiques soviétiques. Ils ont veillé à transformer les centres de recherche à vocation militaire, notamment en matière d'armes chimiques et bactériologiques, pour en faire des instruments pacifiques au service de la société civile. C'est tout au moins ainsi qu'ils ont présenté la main mise sur l'héritage non négligeable en matière de recherche que les Soviétiques ont laissé derrière eux en Géorgie, en Ukraine, au Kazakhstan ou encore en Azerbaïdjan. En réalité, c'est un moyen détourné de fabriquer dans d'autres pays des armes bactériologiques qu'il leur est interdit de produire selon les conventions internationales en vigueur.

Dès le début des années 2000, un journaliste américain basé en Géorgie, Jeffrey Silverman, s'est intéressé aux activités du principal laboratoire de recherche biologique et bactériologique situé à Tbilissi, dans lequel Washington a investi plus de 150 millions de dollars et délégué des chercheurs appartenant aussi bien à la sphère civile qu'au milieu militaire. Mal en a pris à ce lanceur d'alerte. Depuis 2004, il a été passé à tabac à quatre reprises, détenu à l'Ambassade américaine de Bakou lors d'un voyage en Azerbaïdjan et privé de son passeport US. Trump l'a finalement autorisé à rentrer au pays en juillet dernier. Silverman a promis de se battre pour faire connaître la vérité. On souhaite beaucoup de courage à cet émule de Snowden.

Tout récemment, une deuxième alerte a été lancée par Igor Giorgadze, qui fut ministre géorgien de la sécurité d'État de 1993 à 1995. Plus prudent, il a choisi Moscou pour révéler, documents à l'appui, qu'un groupe américain de médecine militaire avait pris comme base le laboratoire Lugar de Tbilissi pour mener des expériences sur des cobayes humains. En décembre 2015, 30 patients du laboratoire sont décédés, dont 24 en un seul jour. Plus dangereux encore pour la Russie limitrophe de la Géorgie, les applications qui pourraient être faites de drones et autres dispositifs brevetés par l'armée américaine pour répandre avec efficacité sur des ennemis potentiels les souches indigènes d'anthrax, de peste ou d'autres bactéries mortifères stockées à Tbilissi.

Après la «fake fiole» brandie par Powell en 2003, le jour viendra peut-être où un autre membre du Conseil de sécurité se lèvera pour exhiber une fiole authentique de destruction massive et dénoncer son origine.

JMB 14.09.2018

\* Sources: [1](#) | [2](#) | [3](#) | [4](#) | [5](#)

## Pain de méninges

### DE L'HÉROÏSME DES GENS ORDINAIRES

L'être humain authentique, c'est celui qui sait instinctivement ce qu'il ne doit pas faire et qui, de plus, y rechignera. Il mettra les pieds au mur, même si cela doit avoir des conséquences terribles pour lui et ceux qu'il aime. Cela, à mes yeux, constitue le trait héroïque ultime des gens ordinaires: ils disent non aux tyrans et assument sereinement les conséquences de leur refus. Leurs actes peuvent être modestes et passent pratiquement toujours inaperçus aux yeux de l'histoire. Leurs noms ne sont pas retenus, et du reste ces humains authentiques ne demandent pas à ce qu'ils le soient. Leur authenticité, je la vois dans un paradoxe: non dans leur résolution à accomplir de grands gestes, mais dans leurs refus silencieux. Dans leur essence, on ne peut pas les contraindre à être ce qu'ils ne sont pas.

— Philip K. Dick, *The Shifting Realities of Philip K. Dick: Selected Literary and Philosophical Writings* (traduction SD)



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-le connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

<https://antipresse.net/dons/>

<https://antipresse.net/drone/abonnement>